

LE JÉSUS HISTORIQUE

Samuel BÉNÉTREAU

L'Évangile, c'est la nouvelle !

Le message chrétien tranche sur tous les autres en se concentrant sur l'Événement intervenu dans le cours de l'histoire ordinaire ; il s'oppose aux mystiques désireuses d'échapper au temps et aux mythologies configurant le temps primordial, qui n'est pas un temps. Voilà pourquoi le Christ de la foi ne se sépare pas du Jésus historique. Les disjoindre signifie céder au mensonge des antichrists (1 Jn 2.22) ; ce n'est pas ainsi que nous avons appris le Christ, conformément à la vérité qui est en Jésus (Ép 4.21).

D'où l'importance capitale de la question du « Jésus historique ». Si le doute s'insinue à bon droit sur la fiabilité du récit évangélique, notre foi risque d'être vaine, ou, ce qui revient au même, de basculer du côté des mythologies. Mais nous sommes malhonnêtes, au contraire, si nous dissimulons les difficultés. La peur est mauvaise conseillère, ici comme ailleurs.

Avec la finesse et la rigueur qu'on lui connaît, le professeur Samuel Bénétreau présente ici et pèse plusieurs ouvrages récents, de diverses tendances, sur le « Jésus historique ». Qui le suivra jusqu'au bout profitera d'une éducation de la foi, vers une sobre maturité.

Faire un état de la question sur un sujet tel que « le Jésus historique » est une tâche herculéenne pour ne pas dire impossible.

Le champ à explorer est si vaste, les angles d'approches sont si divers, les études consacrées aux évangiles sont si pointues et, le plus souvent, d'une telle technicité qu'on renoncerait à s'exprimer si quelques historiens-théologiens ne s'étaient donnés la peine de rassembler les résultats de leurs recherches et de viser un assez large public.

Notre modeste but est de signaler quelques-uns de ces travaux, choisis parmi les plus représentatifs, en délaissant les œuvres trop personnelles ou radicales, et d'évoquer les questions qu'ils posent.

On ne doit pas se le cacher, l'entreprise reste délicate à plus d'un titre. Des chrétiens seront surpris de la liberté avec laquelle, souvent, on traite les évangiles et risquent de porter un jugement négatif sur la théologie en général, vue comme une sorte de menace pour leur foi, ce qui ne se justifierait pas ; tout verdict englobant serait déplacé tant le monde théologique est divers.

La notion même de « Jésus historique » est ambiguë. Y aurait-il plusieurs Jésus ? L'expression suggère-t-elle une distance prise par rapport au « Jésus des évangiles » ou, pour retrouver un contraste souvent à l'honneur, par rapport au « Christ de la foi »¹ ?

Voici, pour notre part, comment nous entendons la question inscrite dans le titre de cet article. Parler du « Jésus historique », c'est rendre compte des efforts consentis pour propager une image de ce personnage exceptionnel, image qui ne procède pas du dogme, des christologies construites par la réflexion théologique, mais de l'étude des sources, et qui le montre dans son cadre de vie.

Les sources

La situation est ici fort simple, à première vue du moins : les sources disponibles sont peu nombreuses et bien connues. À côté des sources bibliques, essentiellement les quatre

¹ Ce contraste déjà présent pour l'essentiel dans l'œuvre de M. KAEHLER, *Der sogennante historische Jesus und der geschichtliche biblische Christus*, Leipzig, 1892, va occuper une place considérable chez Bultmann et plusieurs de ses disciples. M. BOUTTIER, *Du Christ de l'histoire au Jésus des évangiles*, Paris, Cerf, 1969, montre ce qu'il y a d'artificiel dans cette opposition.

évangiles auxquels viennent s'ajouter quelques brèves mentions éparses dans le Nouveau Testament, on a les sources chrétiennes, c'est-à-dire les évangiles apocryphes et les *agrapha* (paroles isolées attribuées à Jésus) qu'on trouve dans des écrits d'inspirations diverses et sur la valeur desquelles il est risqué de se prononcer. Comme sources juives, on compte le *Testimonium Flavianum*, témoignage de l'historien Flavius Josèphe dont on possède plusieurs versions, et les quelques références à Jésus dans le Talmud, souvent discrètes, mais toujours polémiques². Les sources païennes sont des plus ténues : essentiellement quelques mots en rapport avec la présence des communautés chrétiennes dans l'Empire chez trois auteurs latins du début du II^e siècle, Tacite, Suétone et Pline le Jeune³.

À ces sources bien répertoriées, on devrait ajouter tous les écrits qui nous renseignent de façon indirecte : notre connaissance du milieu juif du premier siècle s'est enrichie par des découvertes, comme celle des textes de Qoumran, et par des études de grande ampleur⁴.

On pourrait imaginer que sur cette base relativement étroite il soit possible de construire aisément une vie de Jésus objective, faisant l'unanimité. C'est loin d'être le cas. Nous ne ferons pas défiler le long cortège des « vies de Jésus » qui s'étire depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Nous rappellerons seulement le constat d'Albert Schweitzer en 1906 : tous les Jésus que la science historique avait dépeints reflétaient avant tout des moments de cette science et les sensibilités des différents auteurs. Ce verdict sévère a obligé les successeurs à plus de prudence, mais on ne peut pas dire qu'on soit parvenu à refouler la subjectivité⁵. La présentation de quelques portraits modernes de Jésus va le prouver et rendra attentif aux raisons de la diversité.

Un livre à succès

Le théologien allemand Gerd Theissen, qui occupe la chaire de Nouveau Testament à l'Université de Heidelberg, a réalisé un véritable exploit en offrant aux non-spécialistes un roman historique intitulé, de façon significative, *L'Ombre du Galiléen* (Paris, Cerf, 1989). On en est à la troisième édition pour la traduction française et l'ouvrage a obtenu le prix des libraires religieux en 1989. Nous avons personnellement entendu des commentaires élogieux dans deux rencontres de théologiens, l'une protestante, l'autre catholique⁶. Cet accord assez rare montre qu'on est en présence d'un livre témoin d'un certain état de la science, exposant une position moyenne, du moins pour ceux qui adoptent pleinement les démarches historico-critiques⁷. Le renom du livre repose, en fait, sur trois éléments : 1. les qualités propres de

² La plus célèbre et la plus explicite de ces références se trouve dans le *Talmud de Babylone*, *Sanhédrin* 43 a : « La tradition rapporte : la veille de la Pâque, on a pendu Jésus. Un héraut marcha devant lui pendant quarante jours disant : 'Il sera lapidé parce qu'il a pratiqué la magie et trompé et égaré Israël. Que ceux qui connaissent le moyen de le défendre viennent et témoignent en sa faveur'. Mais on ne trouva personne qui témoignât en sa faveur et donc on le pendit la veille de la Pâque. »

³ Le coran rapporte aussi certains épisodes de la vie de Jésus, mais son témoignage est tardif. On y retrouve certaines présentations caractéristiques de la littérature apocryphe (évangiles qui s'intéressent à l'enfance de Jésus et à sa famille, textes d'inspiration gnostique).

⁴ Comme exemples de ces études qui cherchent à faire revivre le cadre de la vie de Jésus, on peut citer Joachim JEREMIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, Paris, 1967, et A. PAUL, *Le Monde des Juifs à l'heure de Jésus. Histoire politique*, Paris, 1981.

⁵ Albert SCHWEITZER, *Histoire des recherches sur la vie de Jésus*, première édition allemande en 1906. Dans son livre *Jésus de Nazareth vu par les témoins de sa vie* (Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971), Étienne Trocmé énumère et évalue les tentatives plus récentes avant de proposer sa propre solution, celle de la coexistence de plusieurs images distinctes et impossibles à synthétiser.

⁶ Voir la recension enthousiaste de Élian Cuvillier, in *Études Théologiques et Religieuses* 65, 1990/1, p. 116s., ou celle de Violaine Montsarrat, in *Bulletin du Centre Protestant d'études et de Documentation*, janvier 1989, p. 3s. Cette dernière parle de « renouvellement de la recherche historico-critique par l'apport des sciences humaines ».

⁷ « Historico-critique » est employé ici dans son sens le plus courant, pour caractériser la méthode d'étude étrangère au présupposé croyant de l'inspiration plénière des textes, donc de l'infaillibilité scripturaire. Certains

l'écrivain qui sait camper un personnage, conduire un dialogue, rendre l'intrigue captivante en même temps que vraisemblable ; 2. l'habileté de la démarche qui consiste à faire agir et s'exprimer un Juif de la première moitié du premier siècle de notre ère, André, qui, sans jamais rencontrer directement Jésus, reçoit sans cesse l'écho de son ministère et enregistre les traces de son passage ; 3. le sérieux de l'information ; beaucoup d'éléments de la culture et de l'histoire juives passent dans la trame du récit, Theissen poussant le scrupule à toujours indiquer ses sources, bibliques et non bibliques, de sorte que ce roman est véritablement instructif.

Quelle ombre laisse le Galiléen ? Quelle image de Jésus est suggérée ? Celle d'un philosophe populaire et, en même temps, celle d'un prophète d'Israël plus radical dans sa contestation de l'ordre social et religieux que ses prédécesseurs. Il a souci de tous les déshérités, des exclus. Il veut réformer son peuple non par la violence que prônent les zélotes, mais par un appel à la solidarité. Le règne de Dieu est inauguré, réclamant de l'homme une conversion qui est une option en faveur de la vie pour tous. Dans le domaine religieux, Jésus prend de la distance par rapport au temple et à la loi, enseignant une piété à la fois plus intérieure et plus pratique. Il apparaît comme l'homme par excellence, capable par sa parole et son action d'éveiller les autres à la vie et à l'amour du prochain. Ce Jésus, si préoccupé des problèmes concrets du temps présent, ouvre-t-il aussi des perspectives pour l'avenir ? Peut-être, mais c'est à peine suggéré ; l'expérience ultime du héros principal, André, est présentée comme consécutive à un rêve dans lequel il voit les monstres du chapitre 7 de Daniel éclipsés par l'apparition d'un homme en qui il reconnaît Jésus, un Jésus métamorphosé, non plus humilié mais rayonnant (p. 254). Cette expérience est décrite à la fois comme « un nouveau pacte avec la vie », dans un monde où va se poursuivre la lutte pour la vie, et comme l'espérance d'une apparition de l'« Homme véritable » mettant fin au règne de la Bête (p. 256).

C'est un roman, et il serait téméraire de juger des opinions de l'auteur uniquement à partir de ce que disent les personnages, même le personnage central. Mais Theissen, et il faut l'en féliciter, accompagne le récit d'explications méthodologiques sous la forme astucieuse de lettres adressées à un personnage fictif, le professeur Kratzinger, défenseur sourcilieux de l'orthodoxie scientifique.

Histoire et évangiles

Theissen a une haute notion des possibilités de la science historique. Son but est clairement formulé : « proposer une image de Jésus correspondant à l'état présent de la recherche sur lui et compréhensible aux lecteurs de notre temps » (p. 9). Il vise même à faire saisir « non seulement les résultats de la recherche moderne, mais aussi la façon dont les historiens avancent ». Il veut « mettre les données de la science à la portée de ceux qui ne peuvent avoir accès aux études historiques » (p. 10). Ces déclarations se prêtent à quelques remarques. L'auteur, théologien « professionnel », se veut historien et c'est à la science qu'il se réfère. L'expression « science historique » est belle, impressionnante. Elle évoque un esprit de rigueur, des procédures clairement définies, un effort patient pour rejoindre au plus près les événements du passé. La discipline qu'elle impose a ses vertus. Mais peut-on parler, au moins pour ce qui concerne la vie de Jésus et donc l'étude des quatre évangiles qui constituent, de loin, la source la plus abondante et la plus proche des faits, de résultats acquis et de données indiscutables ?

Les résultats considérés ici comme acquis reposent sur un certain nombre de convictions et de démarches qui ne s'imposent pas à tous. Le schéma de la formation des

auteurs évangéliques disent que leur méthode, respectueuse de ce présupposé, est aussi « historico-critique » au vrai sens de ces termes (N.D.L.R.).

évangiles proposé dans un appendice du livre⁸ correspond effectivement à une position moyenne et à une solution assez largement retenue, solution relativement simple à une question extraordinairement complexe. Un tel schéma, cependant, paraît insuffisant à beaucoup et il est loin de pouvoir prétendre au statut d'opinion établie.

Theissen s'intéresse au processus de transmission et de rédaction qui aboutit aux évangiles tels que nous les avons. Pour retrouver le Jésus historique dans ces sources qui, à son avis, sont non seulement partielles mais aussi partiales en ce sens qu'elles portent la marque de la foi et des préoccupations des Églises et des rédacteurs finals, la recherche historique appliquée au Nouveau Testament dispose de deux critères : la cohérence et la différence. Le critère de cohérence est simple : il faut parvenir à une image de Jésus sans contradictions internes et, en même temps, en accord avec ce qu'on sait de son milieu et de son temps. Le critère de différence est tout aussi simple, mais plus brutal : on ne peut attribuer avec certitude à Jésus aucune tradition qui pourrait provenir du milieu juif ou de l'Église, responsable de la transmission des matériaux et de leur fixation. Appliqué sans nuance un tel critère laisse fort peu au Jésus historique. Avec de telles prémisses, on peut comprendre le scepticisme de Bultmann sur la possibilité de parvenir à des certitudes.

Voici le résidu que laisserait ce système de soustraction selon un théologien anglais qui le pratique avec rigueur, N. Perrin :

Jésus a été baptisé par Jean-Baptiste et le début de son ministère a été lié, jusqu'à un certain point, à celui du Baptiste. Dans son ministère propre il était avant tout le proclamateur du règne de Dieu, appelant ses auditeurs à réagir à cette réalité qu'il prêchait. Son autorité et son efficacité de prédicateur du règne de Dieu étaient renforcées par une réputation, apparemment méritée, d'exorciste. Dans un monde qui croyait aux dieux, aux puissances du bien et à celles du mal, aux démons, il était capable, au nom de Dieu et de son règne, d'aider ceux qui se croyaient possédés par les démons.

Un de ses soucis majeurs était de rassembler en une communauté ceux qui répondaient à sa proclamation du règne, quels que soit le sexe, l'arrière-plan et l'histoire des personnes. Les repas communautaires constituaient un aspect capital de la vie de ce groupe, repas qui célébraient l'unité trouvée dans une relation nouvelle avec Dieu, relation consécutive à la réponse donnée à la proclamation du règne. Par cette volonté d'unir l'ensemble de ceux qui recevaient son message, Jésus lançait un défi à la société juive de son temps qui avait tendance à se fragmenter et à rejeter certains de ses membres au nom de Dieu. Cette volonté et ce défi ont suscité une vive opposition qui a atteint son paroxysme lors de la célébration de la Pâque, à Jérusalem, au cours de laquelle il a été arrêté, jugé par les autorités juives pour blasphème et par les Romains pour sédition ; il fut crucifié. Avant sa mort, il avait choisi parmi ceux qui le suivaient un petit groupe de disciples qui avaient démontré en œuvrant en son nom un peu de son pouvoir et de son autorité.

Ceci, ou quelque chose d'approchant, est tout ce que nous pouvons savoir ; c'est assez⁹.

Perrin ajoute que, dans quatre domaines, on peut se considérer comme très proches des paroles mêmes de Jésus : certaines formules de proclamation du règne, certaines paraboles, quelques déclarations qui ont une allure proverbiale ou frappante, le Notre Père de Luc 11.2-4. Il admet encore la présence d'une certaine attente pour ce qui concerne l'avenir ; elle affleure dans quelques paroles de Jésus.

⁸ Priorité de Marc, existence d'une source hypothétique Q [pour l'allemand *Quelle*, « source »] rassemblant pour l'essentiel, des paroles de Jésus, utilisation par Matthieu et Luc de Marc, de Q, et de sources propres, ces écrits s'alimentant à des traditions orales ; présentation originale et stylisée du ministère de Jésus chez Jean.

⁹ N. PERRIN, *The New Testament. An Introduction*, New-York, 1974, p. 287-301, cité par I. H. MARSHALL, *I Believe in the Historical Jesus*, Grand Rapids, Eerdmans. 1977, p. 215s.

Ce portrait du Christ, qui n'est pas sans intérêt, apparaît cependant bien pâle et il reste à expliquer comment une figure aussi peu exceptionnelle parmi les prédicateurs populaires et les réformateurs religieux de l'Antiquité a pu donner naissance à un mouvement aussi vigoureux que le christianisme antique qui va s'élaner à la conquête du monde. Theissen lui-même a perçu la difficulté et il prend quelque distance à l'égard de ce critère de différence, surtout pour ce qui touche au judaïsme de Jésus¹⁰. Constatons à propos des « données » de la science historique, que Perrin et Theissen ne s'accordent pas sur tous les points : sur la visée même du ministère de Jésus (constitution d'une communauté distincte ou réveil religieux de tout Israël) comme sur le rôle des autorités juives dans la condamnation de Jésus, les avis ne se rejoignent pas.

Une impression se dégage de la lecture du livre de Theissen, en particulier des réflexions sur la démarche de l'historien que constituent les lettres au « cher Monsieur Kratzinger » : l'image de Jésus y apparaît très réductrice. Pas de conscience claire de sa messianité, pour ne pas parler de sa divinité, pas de mention de la portée rédemptrice d'une mort acceptée, pas de forte notion de la résurrection, etc.¹¹ Surgit alors la question : un Jésus produit par la recherche historique est-il nécessairement un être assez ordinaire, ramené aux dimensions simplement humaines ?

S'il en est ainsi, pourquoi ? On peut faire au moins trois observations. La première est le rationalisme avoué ou inavoué qui s'attache à l'entreprise. Prenons l'exemple des miracles. De façon discrète Theissen suggère des explications naturelles à la réputation de thaumaturge de Jésus : le miracle de la multiplication des pains est présenté comme une abondance soudaine de nourriture apportée par des sympathisants, abondance qui a quelque chose de miraculeux pour les pauvres qui n'en ont jamais tant vu à la fois (p. 168). L'auteur note lui-même la « montée du merveilleux » en comparant les deux versions du « miracle de la multiplication des pains » en Marc 8.1-9 et Marc 6.35-44 : on passe de sept pains et quatre mille personnes à cinq pains et cinq mille hommes (p. 167, n. 2)¹².

La deuxième remarque vise le désir parfaitement légitime de laisser à Jésus une totale humanité : il est donc l'homme d'une époque, d'un pays, d'une culture. Mais en le « judaïsant » ainsi on risque de pratiquer un nivellement auquel les évangiles tels que nous les avons se refusent. Pour eux, Jésus est bien un prophète d'Israël, un rabbi juif, un exorciste à côté d'autres exorcistes, mais il est aussi beaucoup plus que cela ; un témoignage éclatant est rendu à son unicité.

La troisième est une constatation troublante, qui explique sans doute en partie le succès du livre de Theissen. Le Galiléen qu'il présente, contestataire des pesanteurs sociales, luttant en faveur des déshérités, appelant à la solidarité, refusant la violence, prédicateur d'une religion sans exclusive et au service de l'homme, est une figure propre à obtenir la sympathie d'un grand nombre de nos contemporains. Serait-ce alors simplement le Jésus de notre temps ? Revient en mémoire le jugement de Schweitzer sur les « vies de Jésus »¹³.

¹⁰ On mentionne fréquemment d'autres critères d'authenticité, moins décisifs : le critère d'attestation multiple, celui du caractère sémitique et palestinien. Charles PERROT, *Jésus et l'histoire*, Paris, Desclée, 1979, qui mentionne jusqu'à six critères d'authenticité, estime qu'en définitive seul le critère de différence ou dissimilarité est l'outil de l'exégèse historique. Le critère de cohérence est utile seulement pour la synthèse subséquente, « la rétrodiction de l'historien » (p. 66s.).

¹¹ Theissen avance une conception de la résurrection du Christ qui banalise l'événement ; elle est vue comme un moment d'une création dite incessante, constamment renouvelée. Cf. p. 238s., où il renvoie à « une théologie de la création danoise ».

¹² La démonstration d'une « montée du merveilleux » serait plus convaincante si, partant de l'hypothèse qu'il s'agit d'un seul miracle, la séquence des récits est inversée, le plus sensationnel venant après le moins sensationnel. On peut toujours maintenir, il est vrai, que l'évangile ne suit pas un ordre chronologique. Beaucoup estiment, cependant, que Marc, en particulier, garde ce souci, dans les grandes lignes.

¹³ L'importance du social pour l'auteur n'étonne pas quand on sait qu'il a écrit un livre intitulé *Le Christianisme de Jésus, ses origines sociales en Palestine* (Paris Desclée, 1968).

Avec lucidité, Theissen se pose à lui-même la question (p. 214) : « Mon portrait de Jésus n'est-il pas la projection de ma génération ? » Il se rappelle qu'en 1968 il avait « l'âge de la rébellion » et il reconnaît avoir été marqué par cette époque. La façon dont il se rassure à ce propos ne manque pas d'inquiéter. Il affirme d'abord que son Jésus n'est pas « un Jésus en soi », mais le Jésus que perçoit André, le héros principal du roman. Il précise que c'est un Jésus vu « dans la perspective d'expériences sociales données » (p. 13). Theissen tente de réintroduire un peu d'objectivité en faisant appel à Flavius Josèphe : « Le cadre de mon roman est celui de Josèphe. Mon interprétation est plausible. » Cette interprétation lui paraît même nécessaire, dans la mesure où le Jésus qu'il dépeint est un contestataire et un libérateur socio-politique, dans la ligne des types bibliques de l'Exode et de l'Exil.

On est frappé de trouver, comme c'est souvent le cas, la coexistence d'une attitude d'assurance presque hautaine, basée sur la conviction qu'on est au fait des acquis de la science moderne, et de professions soudaines d'humilité devant l'impossibilité d'une approche objective : « Car l'Histoire est-elle autre chose qu'un perpétuel dialogue sur le passé, dialogue où personne n'a finalement le dernier mot ? » (p. 82).

Historien et théologien ? Historien ou théologien ?

Le livre de Pierre-Marie Beaude, bibliste catholique, *Jésus de Nazareth* (Paris, Desclée, 1983) est comparable à l'œuvre de Theissen en ce sens qu'il accorde la même confiance aux « résultats substantiels » que deux siècles de recherches sur la vie de Jésus ont produits (p. 7). La critique des évangiles offre à l'historien, estime l'auteur, un instrument fiable. Il note aussi la solidité qu'introduit une meilleure connaissance du monde palestinien. La différence majeure, à l'évidence, est que nous sommes ici en présence d'un texte pédagogique, remarquablement écrit et présenté, et non plus d'un roman. C'est donc un ouvrage beaucoup plus complet, attentif aux sources, aux méthodes de recherche, au cadre historique. La présentation de Jésus lui-même est marquée du sceau de la prudence. Ainsi le sujet délicat des récits de la naissance et de l'enfance de Jésus n'intervient pas dans cette présentation, mais un appendice lui est consacré où l'auteur reste très circonspect, soulignant la visée théologique des textes sans se prononcer sur la réalité des événements rapportés. La possibilité même d'écrire une « vie de Jésus » est exclue, car les textes ne fournissent pas le cadre nécessaire. Aussi, comme il est courant aujourd'hui, ce sont des « dossiers » qui sont proposés au lecteur. On a ainsi quelques pages sur les déplacements de Jésus. À ce propos, notons que, contrairement à une pratique largement représentée qui s'en tient à un schéma à trois temps suggéré par l'évangile de Marc (ministère galiléen, montée à Jérusalem, séjour à Jérusalem), les renseignements fournis par l'évangile de Jean sur plusieurs séjours à Jérusalem sont pris en compte (p. 46s.). Les grands thèmes abordés sont les suivants : Jean-Baptiste et Jésus¹⁴, Jésus et le règne de Dieu, l'enseignement de Jésus, Jésus et la loi, Jésus et les païens, les miracles de Jésus, Fils de l'homme et Fils de Dieu, la mort de Jésus de Nazareth. Sur tous ces sujets, on trouve un grand nombre d'informations et de remarques pertinentes, l'auteur s'attachant à situer les événements et les paroles à la lumière des coutumes et des conceptions du temps, accordant une plus grande confiance aux narrations évangéliques que beaucoup de ses pairs.

Il est impossible de rendre compte de la richesse de l'ouvrage et des divers problèmes qu'elle aborde. Nous nous contentons de relever la position de l'auteur sur le point décisif du rapport entre l'histoire et la foi. Il veut avoir un discours d'historien et distingue nettement deux démarches, qui doivent garder leur autonomie : « Au terme de sa recherche, l'historien n'exigera pas que le théologien renonce à son discours sur Jésus pour adopter le sien.

¹⁴ Comme Ch. PERROT, *op. cit.*, p. 81-84, il situe Jean-Baptiste et Jésus au sein d'un « mouvement baptiste » assez diffus.

Inversement, le théologien n'exigera pas de l'historien qu'il renonce à sa problématique au bénéfice de la sienne » (p. 8). Avec beaucoup d'optimisme, Beaudé pense que ce respect de l'autonomie assurera « une entente cordiale entre les deux savoirs ». Le risque de schizophrénie n'existe-t-il pas et ne retombe-t-on pas dans l'ornière de l'opposition Jésus de l'histoire / Christ de la foi ? Charles Perrot, théologien catholique au travail duquel Beaudé rend hommage (p. 7, n. 3) et qui entend mener une enquête purement historique (en fait, retrouver le Jésus historique à partir du Christ de la foi qu'attestent les évangiles¹⁵), non seulement souscrit à la distinction entre histoire et témoignage de foi, mais encore précise la référence première de celle-ci. Il prend ses distances à l'égard de ceux qui s'attachent à « l'hier d'un livre originaire » et non à « l'Église d'aujourd'hui¹⁶ ». Cet appui sur l'Église est une facilité que les protestants ne peuvent s'accorder. Pour eux, la révélation est à recevoir de l'Écriture, à laquelle l'Église doit rester soumise.

La contribution évangélique

C'est dans le monde anglo-saxon que la réflexion sur l'approche historique de Jésus et donc des évangiles, source principale, a été conduite avec le plus de détermination par des théologiens évangéliques. On peut citer le livre de I. H. MARSHALL, *I Believe in the Historical Jesus* (Grand Rapids, Eerdmans, 1977). L'auteur y mène un long et courageux débat avec les représentants les plus éminents d'autres courants où la pratique de la méthode historico-critique conduit à une évaluation assez négative de la fiabilité historique des évangiles. Cette discussion lui paraît indispensable dans la mesure où, à son avis, on ne peut se contenter de déduire cette fiabilité à partir de la doctrine de l'inspiration des Écritures. Le théologien évangélique, pense-t-il, devrait pouvoir mener un dialogue constructif avec ceux qui n'acceptent pas ce point de départ et prendre en compte la diversité des genres littéraires dans les évangiles. Ces derniers ne comportent pas seulement des rapports sur des faits, mais usent de plusieurs types de discours, certains fictifs. L'auteur ne veut sacrifier ni sa foi ni les droits de la recherche historique honnête. Il reconnaît que l'historien se heurte, avec les évangiles, à l'obstacle que l'on appelle commodément le surnaturel. Un Jésus historique dépouillé de tout ce qui relève de la transcendance, ne saurait fournir à la foi une base suffisante, mais, par ailleurs, la foi se rattache nécessairement au Christ historique. Cette racine historique ne peut être exclue du domaine de la science historique. En un sens, la recherche se fait toujours à partir de présupposés : le rationalisme cherchera à expliquer les données en fonction de ses convictions et, légitimement, le croyant fera intervenir les siennes. L'important, estime Marshall, est que chacun reste conscient de ses *a priori* et soit disposé à se soumettre au verdict des données, de toutes les données.

Marshall accorde un assez large crédit aux travaux modernes sur le Jésus historique. Aujourd'hui, conclut-il, la majorité des spécialistes du Nouveau Testament admettent qu'un portrait peut être dessiné, même si le chemin qui va de Jésus aux évangiles est jugé assez long et complexe¹⁷. Il reconnaît une valeur aux analyses littéraires (la critique dite formiste¹⁸, par exemple) qui s'intéressent à la façon dont l'Église a transmis les traditions sur Jésus, mais,

¹⁵ Charles Perrot renonce à tout verdict d'authenticité historique : « Nous ne tenterons pas de prouver l'historicité de tel ou tel épisode de la vie de Jésus pris en particulier. Au niveau de l'événement saisi dans sa singularité, le travail de l'histoire s'avère le plus souvent impossible à réaliser, hormis l'événement de la mort de Jésus », *op. cit.*, p. 71.

¹⁶ Ch. Perrot, *op. cit.*, p. 66.

¹⁷ Le schéma de la formation des évangiles retenu par Marshall n'est pas très différent de celui qu'on trouve chez Theissen et Beaudé. Il insiste cependant sur le fait que deux évangiles, ceux de Marc et de Luc, ont été rédigés par des compagnons d'apôtres, ce qui plaide en faveur de la solidité des informations.

¹⁸ L'école formiste a cherché à repérer les formes dans lesquelles les communautés primitives ont transmis et fixé les traditions sur Jésus.

précise-t-il, on sort du cadre d'une utilisation légitime lorsque ces analyses débouchent sur des jugements touchant à la valeur historique de ces traditions. Marshall rassemble tous les éléments qui peuvent fortifier une confiance globale dans la fiabilité historique des évangiles (travaux de l'école scandinave sur la solidité des traditions orales en milieu juif, thèse de H. Schürmann sur la vraisemblance d'une tradition orale pré-pascale pour les besoins de l'œuvre missionnaire des disciples, etc.). Le livre s'achève sur une note réconfortante : si les évangiles sont des témoignages de foi, le ministère de Jésus qu'ils présentent a un fondement historique. L'étude historique des évangiles n'est pas à redouter, elle ne conduit pas nécessairement au scepticisme ; elle est utile.

On trouve le même type d'approche dans le livre de C. BLOMBERG, *The Historical Reliability of the Gospels* (Leicester, IVP, 1987). C'est aussi l'esprit qui anime la série *Gospel Perspectives. Studies of History and Tradition in the Four Gospels* (ed. R. T. FRANCE et D. WENHAM, Sheffield, JSOT Press, 6 volumes de 1980 à 1986) qui rassemble des études d'un nombre important de théologiens appartenant à la tendance évangélique¹⁹.

Une présentation engagée

Les lecteurs français peuvent, dans une certaine mesure, bénéficier du produit de cet effort grâce au livre de R. FRANCE, *Un Portrait de Jésus le Christ* (Mulhouse, Grâce et Vérité, 1988, traduction de *The Man They Crucified*, Leicester, IVP, 1975). C'est l'œuvre d'un théologien anglais compétent, mais qui se met à la portée des non-spécialistes en proposant un texte très facile à lire. Dans un appendice (p. 169-178), il énonce les principes qui ont guidé sa présentation de Jésus et répond à d'éventuelles critiques. Il considère les évangiles comme des sources d'information tout à fait fondées. Le scepticisme fréquent à l'égard de leur fiabilité, juge-t-il, est plus philosophique qu'historique (p. 172). France admet un processus de sélection des paroles de Jésus et une part de reformulation dont témoignent les différences entre les évangiles, mais, maintient-il, ce n'est pas de l'invention : aucune raison sérieuse de ne pas se fier à la teneur de l'enseignement tel qu'il est rapporté dans les évangiles (p. 175s.).

Il concède qu'il n'est pas possible d'écrire une biographie de Jésus en raison de grandes lacunes dans l'information et du peu de souci des évangélistes pour la chronologie. Comme d'autres auteurs, France fait intervenir la chronologie là où une structure est suffisamment nette (récit de la naissance de Jésus, début de son ministère, dernière semaine de sa vie), et adopte une disposition thématique pour l'essentiel de son ministère, ce qui donne la séquence suivante : Nazareth, l'espérance, la préparation, les disciples, les miracles, la société, la controverse, le royaume, la condamnation, la réhabilitation. Dans des « notes supplémentaires » (p. 43-46), il essaie, toutefois, de repérer des étapes et des tournants dans le ministère de Jésus. Le caractère « évangélique » de la position de l'auteur se manifeste dans un parti pris de confiance : Jésus a, dès le début de son ministère, une conscience messianique, c'est-à-dire qu'il sait qu'il accomplit l'espérance d'Israël (p. 40) ; on ne peut refuser la réalité des miracles de Jésus que par un raidissement sur un naturalisme borné (p. 69-72) ; Jésus sait que sa mort est nécessaire comme « rançon pour beaucoup » (p. 120) ; la tombe est réellement vide au matin de Pâques (p. 153ss).

France est lucide : son portrait de Jésus est partial, car il révèle ses convictions et ses centres d'intérêt (p. 6). Pour lui, il est impossible de faire autrement. « Jésus ne permet pas l'objectivité. Il exige une prise de position » (p. 6). La neutralité est exclue.

¹⁹ Il existe deux associations importantes de théologiens évangéliques : la « Tyndale Fellowship » en Grande-Bretagne et « The Institute for Biblical Research » en Amérique du Nord.

Les choix

Les plaidoyers évangéliques en faveur de la fiabilité historique des informations sur Jésus présentes dans nos évangiles déclenchent de fortes réactions, et pas seulement de la part d'historiens athées ou agnostiques. Les critiques les plus couramment adressées par des théologiens d'une autre persuasion sont celles d'« historicisme » (Ch. PERROT, *op. cit.*, p. 61), de « positivisme historique » et de visée apologétique (*ETR* 1988/4, p. 591s., recension par Jean Zumstein de la série *Gospel Perspectives*), de tournure d'esprit harmonisante et niveleuse (*ETR* 1989/2, p. 286, recension par Élian Cuvillier d'un commentaire catholique sur les évangiles). Même la démarche fort souple de Pierre GRELOT, *Évangiles et histoire, Introduction à la Bible*, éd. nouvelle, *Le Nouveau Testament*, vol. 6, Paris, Desclée de Brouwer, 1986, pour qui les évangiles incluent l'histoire de Jésus au sens historien sans s'y réduire, des interprétations des événements dans leur vérité profonde venant s'ajouter, ne trouve pas grâce aux yeux de Zumstein : l'erreur commune à toutes les exégèses « conservatrices » serait de confondre la fiabilité historique d'un texte et sa vérité (*ETR* 1988/4, p. 592).

Il n'est pas question d'entrer ici dans un vaste débat philosophico-théologique. Nous nous contenterons de trois remarques en guise de conclusion.

Les prétendus acquis de la science, lorsqu'il s'agit de sources aussi riches et complexes que les évangiles, doivent être fortement relativisés. Ainsi H. Braun, comme le constate F. Vouga (*ETR* 1986/3, p. 425), prend, dans un livre sur Jésus et son temps publié en 1984, le contre-pied de la ligne maîtresse du courant post-bultmannien représentée par E. Käsemann, Ebeling et Bornkamm, considérée par beaucoup comme le dernier cri de la recherche néo-testamentaire. Des « certitudes » historiques fondées sur des analyses littéraires et sur un schéma hypothétique d'évolution ne peuvent être que fragiles. Nous nous associons à la perplexité de Alain-Georges Martin rendant compte du livre de Jacques SCHLOSSER, *Le Dieu de Jésus* (coll. *Lectio Divina* 129, Paris, Cerf, 1987) : « L'étude des différentes couches de la tradition synoptique apparaît dans ses limites, car bien des arguments avancés peuvent se retourner en sens contraire²⁰. »

Il faut ensuite admettre l'influence décisive des présupposés²¹. Il y a quelque naïveté chez certains des évangéliques que nous avons cités à croire que la science historique telle qu'elle est couramment pratiquée, c'est-à-dire lourde de présupposés naturalistes et rationalistes implicites, puisse présenter un Jésus qui fortifie la confiance des chrétiens dans le témoignage des évangiles. Mieux que d'autres, R. T. France voit l'interpellation adressée à chacun et l'inéluctable choix : il sait qu'il n'a pu écrire son livre sans avoir, au préalable, admis quelques hypothèses fondamentales, hypothèses qui, dans son cas, relèvent d'une adhésion première aux évangiles comme paroles de vérité, d'une vision d'un monde où Dieu intervient et d'une attitude de foi sereine dans un Christ à la fois transcendant et homme parmi les hommes. Il ne ferme pas les yeux, pour autant, sur les questions et les problèmes.

Notre dernière remarque porte sur les différences entre les évangiles. Outre le soupçon que nourrit l'éducation largement positiviste et rationaliste de l'homme moderne, le fait patent de la diversité des évangiles, au niveau de leur structure globale comme à celui des petites unités, voire des détails, fournit les éléments essentiels des tentatives de reconstruction d'une pré-histoire et, par là, des verdicts, bien téméraires, d'authenticité ou d'inauthenticité. Ce même fait a conduit également à distinguer, parfois même à opposer, des théologies représentées par chacun des évangélistes : on aurait la théologie de Matthieu, celle de Marc, etc. (c'est la critique dite « rédactionniste »). Il serait vain de nier les particularités de chaque

²⁰ A.-G. MARTIN, *ETR* 1988/2, p. 290.

²¹ L'article de G. N. STANTON, « Presuppositions in New Testament Criticism », in *New Testament Interpretation. Essays on Principles and Methods*, ed. I. H. MARSHALL, Grand Rapids, Eerdmans, 1977, p. 60-71, est un petit traité du « bon usage » des présupposés.

évangile, qui nous valent plusieurs éclairages sur l'unique Jésus, mais il convient de garder mesure. R. H. Stein y invite opportunément : « Il faut, cependant, prêter à nouveau attention à l'erreur fréquente qui consiste à confondre la diversité présente chez les évangélistes avec leur théologie globale. On ne doit pas, quand on recherche les accents que chaque évangéliste place sur la tradition qu'il met en forme, oublier ou perdre de vue la remarquable unité de Matthieu, Marc, Luc, que tout non chrétien lisant pour la première fois leurs livres reconnaît immédiatement. Après tout, l'Église ancienne a inclus tous les quatre évangiles dans son canon des Écritures. Cela prouve que l'unité de ces évangiles était manifeste et que leur diversité était l'interprète de leur unité²². »

Nous nous attachons à un seul Jésus-Christ, Christ de la foi, Jésus des évangiles, dans l'étonnante et riche variété de leurs présentations, et Jésus historique, pas nécessairement celui que les travaux des historiens cherchent en tâtonnant à cerner avec leurs méthodes et leurs présupposés, mais l'homme qui « a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité » et nous a fait connaître Dieu.

(Mis en forme en octobre 2007 ; mis en ligne avec l'autorisation de l'auteur)

²² R. H. STEIN, *The Synoptic Problem. An Introduction*, Grand Rapids, Baker, 1987, p. 272.